Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 16 (1908)

Heft: 9

Artikel: Du role joué par quelques citoyens genevois au début de la révolution française

Autor: Cart, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-16085

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DU ROLE JOUÉ PAR QUELQUES CITOYENS GENEVOIS au début de la Révolution française.

DEUXIÈME PARTIE

Parmi les Genevois que les événements de 1782 avaient contraints de quitter leur patrie, nous avons déjà mentionné Duroveray et Dumont. Ces deux hommes, distingués à des titres divers, n'ont sans doute point joué à Paris un rôle comparable à celui de leur compatriote Clavière, mais, quoique d'une manière indirecte — et nous allons voir comment — ils n'ont pas été sans exercer quelque influence sur les événements à leurs débuts.

I

Jaques-Antoine Duroveray naquit à Genève en 1747. Jeune et brillant avocat, homme d'esprit mais tête brûlée, il s'était montré de bonne heure passionné de politique. Mais membre du Conseil des Deux-Cents, procureur-général, il avait compromis sa situation par ses *Remontrançes* au sujet des droits qu'il ne voulait pas qu'on accordât aux *Natifs*. L'un des chefs principaux des Représentans, il repoussait avec force l'intervention de la France dans les affaires intérieures de Genève. Il se prononça même sur ce point avec une telle violence que Vergennes, le ministre de Louis XVI, réclama, au nom de son maître, une réparation éclatante. C'était en 1781. Duroveray dut garder les arrêts chez lui. Sa maison de la place Bel-Air fut surveillée mais surtout protégée par les Représentans. Toutefois Vergennes ayant exigé que la Remontrance fût lacérée par la main du bourreau, le Conseil eut la faiblesse d'y consentir.

L'année suivante, Duroveray, déjà privé de son siège aux Deux-Cents et destitué de sa charge de procureur-général, partageait le sort de Clavière et était banni de Genève. A Paris, où il se réfugia, il fut mis — en 1789 — en rapport avec Mirabeau dont il devint un des plus actifs collaborateurs pour les questions juridiques et législatives. Il faisait partie de son *atelier*[1]. Lorsque Mirabeau eut été chargé de rédiger le texte des Droits de l'homme, ce fut naturellement à des hommes comme Duroveray, Dumont et d'autres qu'il eut recours, et si cet essai n'aboutit pas ce ne fut pas la faute de ceux qui y avaient travaillé. C'est donc dans la mesure des services très positifs qu'il rendit au grand orateur qu'il est juste d'attribuer à Duroveray quelque participation aux débuts de la Révolution française.

Ce premier séjour de Duroveray à Paris ne fut du reste pas de longue durée. En 1790, en effet, les bannis genevois de 1782 se voyaient rétablis dans leurs droits et leurs emplois. En conséquence, après son retour à Genève, Duroveray se ralliait au gouvernement et il le faisait même avec tant d'éclat que, de Londres, à la date du 16 octobre 1792, on pouvait écrire : « M. Duroveray fameux genevois, qui a rédigé pendant quelque temps avec son compatriote, M. Dumont, bibliothécaire de lord Shelburn, un journal faisant suite à celui de Mirabeau, est réputé servir chaudement le parti de l'aristocratie[2]. » A cette époque, en effet, à Genève, Duroveray, toujours excessif, était considéré comme le chef de l'aristocratie bourgeoise et sa vie était menacée (1793). L'année suivante, au cours d'une insurrection et à l'occasion de sa *Déclaration des citoyens antianarchistes*, il

[1] « Mirabeau prit en quelque façon Duroveray pour son mentor et il le consultait sur toutes les démarches de quelque importance ». (Dumont, *Souvenirs*, p. 50). Dumont ajoute : « Duroveray, avec beaucoup de qualités aimables, avait des aspérités dans l'humeur et traitait assez souvent Mirabeau comme un écolier indocile ». (Id, p. 52).

[2] *Moniteur*, à la date.

se voyait contraint de s'enfuir et de se rendre de nouveau à Paris, tandis qu'à Genève il était condamné à la déchéance de ses droits de citoyen et au bannissement perpétuel. D'un autre côté, et grâce au revirement qui s'était produit dans ses opinions politiques, un séjour prolongé à Paris lui étant devenu impossible, il se rendit en Angleterre. En 1798 enfin, lors de l'annexion de Genève à la France, il était exclu du droit d'être Français. Il mourut à Londres en 1814, au moment même où sa patrie recouvrait son indépendance et où il aurait pu y trouver un refuge dans sa vieillesse. C'est ainsi que se termina la carrière orageuse, tourmentée, de cet ancien chef des Représentans, l'ami de Clavière et l'intelligent collaborateur de Mirabeau.

II

Etienne Dumont, descendant de réfugiés français pour cause de religion, était né à Genève le 18 juillet 1759. Après avoir fait dans sa ville natale des études de théologie, il fut consacré au saint ministère en 1781. Comme prédicateur, il fut tout de suite fort apprécié, mais, s'étant prononcé en faveur du parti des Représentans, la carrière pastorale lui fut immédiatement fermée. Il se rendit alors à St-Pétersbourg (1783), où, durant dix-huit mois, il remplit, et non sans éclat, les fonctions de pasteur français. C'est sous ce point de vue que la *Revue historique vaudoise* a déjà eu l'occasion de s'occuper de lui[1]. En 1795, il se rendit de St-Pétersbourg à Londres où, pendant quelques années, il remplit une place de précepteur dans la maison de lord Shelburn.

C'est en 1788, dans un séjour qu'il fit à Paris, que Dumont fut mis en relation avec Mirabeau par Samuel Romilly, savant jurisconsulte et homme politique anglais qui, lui-même, avait fait en 1784 la connaissance de Mirabeau alors à Londres. Pendant deux mois ces hommes se virent journellement. En

[1] Année 1902, p. 143-146.

1789, Dumont était de nouveau à Paris où le ramenait la pensée de se créer une position. Il assista donc aux premiers événements de la Révolution et se lia avec les partisans des idées démocratiques. Ses liaisons antérieures avec Mirabeau devinrent plus intimes et il ne tarda pas à occuper auprès de lui une position que l'on a pu comparer à celle de Mélanchton aux côtés de Luther. Dans le volume de *Souvenirs*, auquel nous avons fait déjà plus d'un emprunt [1], Dumont trace de Mirabeau un portrait qui doit être d'une parfaite ressemblance. « Mirabeau avait le grand art de déterrer des talents ignorés et de flatter ceux qui pouvaient lui être utiles. » C'était un charmeur. « Avec lui, il fallait en venir à la familiarité. » Il appelait Dumont son *cher ami*, son *bon ami*. « Quand Mirabeau croyait avoir besoin de moi, il me disait du bien de mes amis; il me parlait de Genève. C'était une espèce de *Ranz des vaches;* il m'amollisait et me subjuguait. » Il parlait de Genève comme fournissant « un grand contingent de génie et de lumières [2] ». Et Dumont donne maintes preuves de la familiarité qui régnait entre Mirabeau et les Genevois réfugiés à Paris, les Clavière, les Duroveray et d'autres encore. « Il faudrait, lui disait un jour Dumont, que vous fussiez une salamandre pour vivre dans ce feu dévorant sans vous consumer. »

Cependant, malgré cette familiarité poussée peut-être trop loin, — et malgré l'art avec lequel Mirabeau savait retenir auprès de lui les hommes qui pouvaient lui être utiles, — il s'élevait parfois entre eux des altercations très vives. C'est ainsi, par exemple, qu'un jour Mirabeau accusa Dumont et Clavière de le desservir en cachette. Ses rapports avec le premier de ces hommes furent même, à plus d'une reprise,

[1] *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législatives*. Ce volume a été publié en 1832, après la mort de l'auteur, par J. L. Duval. C'est une mine très riche en renseignements sur les sujets traités par Dumont.

[2] *Souvenirs*, p. 7-11.

fort orageux. Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir assez aimé Mirabeau, Dumont, lorsqu'il le connut mieux, se refroidit à son égard, toutefois sans se brouiller avec lui.

C'est en 1789 que Dumont commença à aider Mirabeau dans ses travaux et combien cette aide fut active et efficace, c'est ce que les *Souvenirs* montrent clairement. Entre tant d'autres, en voici un exemple. Lorsque, au mois de juillet de cette même année 1789, à la veille de la prise de la Bastille, Versailles fut entourée de troupes et la route de Paris fermée, l'Assemblée nationale, dans une Adresse au Roi, demanda que la liberté fût rendue à ses délibérations par l'éloignement des troupes. Or, cette adresse, attribuée à Mirabeau, ce fut bien Dumont qui la composa, tandis que, de son côté, Duroveray rédigeait les *Résolutions* qui avaient trait aux mesures proposées[1]. Dans son *Histoire de la Révolution*, Thiers a prétendu que Mirabeau avait fourni ses idées à un « ami » qui n'aurait eu qu'à leur donner la forme voulue. C'est le contraire qui est vrai[2].

Lorsque Mirabeau imagina de fonder le *Courrier de Provence*, il prit immédiatement pour collaborateurs Dumont, Duroveray et Reybaz. Lui-même y écrivit fort peu et ce fut Dumont qui eut la plus grande part à la rédaction.

La participation de Dumont aux travaux du grand orateur était absolument loyale et désintéressée, mais lorsqu'il se vit, ainsi que Duroveray, désigné dans les pamphlets du temps, — en particulier dans les *Actes des apôtres*, de Pelletier de Saint-Fargeau, — comme un des *faiseurs* de Mirabeau, il en éprouva un profond dégoût. « Dès que cette association d'esprit attira sur lui l'attention publique; dès qu'il s'aperçut que les espérances qu'il avait fondées sur le patriotisme de ceux qui l'entouraient faisaient place à une triste réalité, il

[1] *Souvenirs*, p. 106.

[2] *Hist. de la Révolution*. Edition de Paris, 1865, p. 40-42.

s'empressa d'abandonner la position qu'il occupait et il se retira[1]. » Il faut ajouter que l'absence de moralité chez Mirabeau était de nature à éloigner de lui un homme aussi digne dans sa conduite que Dumont. Aux derniers jours de 1790, ils se rencontrèrent encore une fois. Mirabeau, déjà malade, devait mourir trois mois plus tard.

En 1791, Dumont, effrayé à la vue de la tournure que prenaient les affaires publiques, retourna à Genève, mais pour reprendre bientôt le chemin de l'Angleterre où il devenait le secrétaire du célèbre économiste Jérémie Bentham, dont il devait populariser les idées. Cette collaboration dura une vingtaine d'années et, en 1814, la Restauration genevoise rappelait Dumont dans sa patrie où il allait rendre de grands services à la chose publique. C'est alors qu'il entrait en relations avec Mme de Staël et qu'il devenait l'un des familiers du château de Coppet. Le 29 novembre 1829, dans un voyage en Italie, il mourait à Milan.

On le voit, pour avoir été indirecte, la participation de Dumont aux événements du début de la Révolution française, n'en a pas été moins positive et sensible.

(*A suivre*) J. Cart.

NOTICE SUR MARIA-BELGIA, BARONNE DE PRANGINS

Guillaume Ier, dit le Taciturne, prince d'Orange et de Nassau, eut de sa seconde femme Anne de Saxe un fils, Maurice, qui lui succéda comme statthouder des Pays-Bas, et deux filles : Anne, qui épousa son cousin Louis de Nassau, et Emilie, qui, elle, s'étant follement éprise, à vingt-huit ans, d'un jeune et joli prince portugais, catholique, fils

[1] *Souvenirs*, p. XXI.